

Le chef-d'œuvre de

BENOIST-MÉCHIN

Frédéric de Hohenstaufen

ou le rêve excommunié



"Le premier européen selon mon goût"

NIETZSCHE

Déjà parus :

Alexandre le Grand
ou le rêve dépassé

Cléopâtre
ou le rêve évanoui

L'empereur Julien
ou le rêve calciné

Bonaparte en Egypte
ou le rêve inassouvi

Lyautey l'africain
ou le rêve immolé

Lawrence d'Arabie
ou le rêve fracassé

LIBRAIRIE ACADEMIQUE
PERRIN

LE THÉÂTRE PAR GUY DUMUR

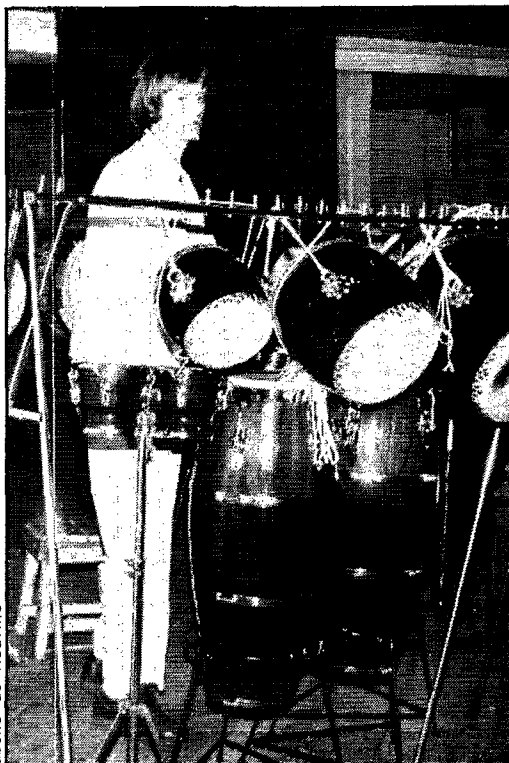
Les vendanges de Bordeaux

Sigma 16 : une belle anthologie de l'art contemporain

■ Depuis dix-sept ans déjà, le Festival Sigma, fondé et dirigé par Roger Lafosse, réveille chaque automne une ville endormie depuis le XVIII^e siècle qui vit surgir alors un ensemble architectural et urbanistique unique en France. Pendant que l'admirable Grand-Théâtre de Victor Louis, achevé il y a juste deux cents ans, s'ensevelit dans des productions médiocres, à Sigma, c'est la musique électro-acoustique qui était à l'honneur, avec des compositeurs comme Iannis Xenakis ou Jean-Claude Eloy, avec ceux de l'Itinéraire — Tristan Murail, Roger Tessier —, qui ont exposé leurs instruments les plus extravagants.

Rigoureux dans sa démarche avant-gardiste, Sigma 16 a présenté les ballets tout abstraits de Trisha Brown ; confirmé le talent insolite du « clown » Farid Chopel ; accueilli l'étrange troupe japonaise Sankai-Juku, qui fait du théâtre *butoh*, c'est-à-dire contestataire. Exposition de peinture, chansons, théâtres locaux, jazz ou ensemble de saxophonistes — peu de villes en France, à commencer par Paris, peuvent se vanter de concentrer en si peu de temps une telle anthologie d'art contemporain, parent pauvre de la *Kultur*.

Ce qu'il faut dire surtout, après ces journées si enrichissantes, c'est que Bordeaux possède désormais deux espaces extraordinaires pour ce genre de manifestations.



Jean-Claude Eloy
L'électro-acoustique à l'honneur

En premier lieu, l'Entrepôt Lainé, rouvert depuis sept ans. C'est un vaste bâtiment de brique, datant du tout début du XIX^e siècle, où s'entassaient jadis ballots et barils de sucre d'épices ou de rhum qui firent la richesse de la capitale de l'Aquitaine. Construit sur le modèle d'une cathédrale, l'Entrepôt Lainé sert de local à plusieurs activités : théâtre, arts plastiques, festivals comme Sigma. Si des bureaux ont été aménagés dans les étages, il s'en faut encore de beaucoup que cette belle carcasse soit facilement utilisable. Pour chaque manifestation, on doit élever cloisons et gradins, ce qui offre, en revanche, l'avantage d'une mobilité extrême. Face aux beaux bâtiments des compagnies maritimes et à deux pas du fameux cours Xavier-Arnozan, fief de la noblesse du bouchon, l'Entrepôt Lainé est le lieu parfait d'une rencontre entre le passé et le présent, tel qu'il aurait pu exister à Paris si l'on n'avait pas stupidement détruit les Halles.

Dans une ville aussi parfaite, on pouvait craindre les aventures plus que médiocres de l'urbanisme contemporain, où la spéculation tient lieu d'esthétique. A Bordeaux, le pire a été accompli dans le vieux quartier Mériadeuc, tout près du palais de Rohan, où règne Chaban-Delmas, qui fut longtemps marché aux puces et quartier réservé... Désormais, de hideuses constructions défigurent cette partie du centre de la ville de Montaigne, qui publia ses « Essais » en 1580, comme le rappelle une exposition à la Bibliothèque municipale.

Luxe prodigieux

On n'est pas sûr que les quais de la Gironde, où les demeures des XVII^e et XVIII^e siècles sont totalement dégradées, étaient l'emplacement idéal pour construire l'énorme conservatoire André-Malraux, qui s'adosse à la belle église romane Sainte-Croix et au non moins beau couvent qui abrite l'Ecole des Beaux-Arts. Dans un coin du « Malraux » — comme disent les Bordelais —, une belle fontaine, elle aussi du XVIII^e, semble tristement exilée...

Mais quand on est dans le « Malraux », quel éblouissement ! Non pas tant à cause de la beauté, discutable, de l'édifice, que de son luxe prodigieux. Les salles de classe, la salle de concert de huit cents places sont équipées comme dans aucun conservatoire au monde. Jamais, en particulier, je n'ai aussi bien entendu la musique que dans cette salle aux parois mobiles — comme à Paris, celle, minuscule, de l'I.R.C.A.M. —, où jouaient, ce soir-là, entre deux compositions électro-acoustiques, les saxophonistes de la classe de Jean-Marie Londeix, célèbre dans le monde entier, comme le prouvaient les nationalités auxquelles appartenaient les musiciens de l'orchestre. De ce lieu prestigieux surgissent non seulement des exécutants de talent mais des compositeurs — ce qui est peut-être encore plus important.

Pourtant le luxe prodigieux de ce conservatoire, qui vient d'être inauguré, n'éclipsait pas la misérable salle de l'Alhambra, vieux music-hall délabré où, avec une patience infinie, le compositeur Jean-Claude Eloy et le percussionniste américain Michael W. Ranta avaient disposé des dizaines d'instruments de musique asiatiques, depuis de simples harpes de bambou à des gongs ou des gamelans, que devaient transfigurer un synthétiseur des plus sophistiqués... Là, pendant deux concerts qui duraient chacun six heures, les jeunes Bordelais comprenaient obscurément que la pauvreté des lieux est souvent favorable à la liberté de création, à moins qu'elle ne soit assez forte pour lutter contre la tentation d'une avant-garde officielle.

G. D.